



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de VISSIÈRE (Isabelle), VISSIÈRE (Jean-Louis), « Préface », *Lettres édifiantes et curieuses des jésuites de l'Inde au dix-huitième siècle*, p. 7-17

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13654-5.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13654-5.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2000. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Préface

Pendant toute la première moitié du XVIII^e siècle, les jésuites peuvent contempler avec satisfaction la carte du monde : non seulement ils occupent en Europe, dans les monarchies catholiques du moins, une position éminente (ils confessent et dirigent les rois d'Espagne, de France, de Portugal, et forment les élites dans leurs collèges), mais sur l'ensemble du globe ils rayonnent à partir de leurs bases, les missions : en Chine, en Amérique du Nord et du Sud, mais aussi au Levant ou en Inde. Dans Candide, Voltaire les accusera d'avoir créé un royaume au Paraguay. En fait, ils sont en train de bâtir un empire planétaire. Sensibles à l'essor de la philosophie des Lumières, ils essaient, très consciemment, de regagner sur d'autres continents le terrain que le christianisme perd quotidiennement en Europe, et par leurs écrits, lettres ou relations, ils s'efforcent de rendre compte du travail accompli.

Tout autant que celles de Chine et du Canada, les missions de l'Inde au XVIII^e siècle méritent d'être connues. Leur histoire coïncide avec l'expansion coloniale française dans ce pays.

L'Inde française

L'Inde commerce depuis longtemps avec l'Europe, où l'on apprécie ses tisus et ses épices. Les Portugais, qui avaient été les premiers à fonder des comptoirs à Goa, Cochin, Bombay, prétendaient exercer un quasi-monopole en faisant tout transiter par Lisbonne sous le patronage (padroado) de leur roi, mais au début du XVII^e siècle, ils se heurtent aux Anglais et aux Hollandais, qui s'installent à Surate, Madras, Calcutta, et même aux Danois, qui fondent en 1620 leur comptoir de Tranquebar. Les Français n'arrivent que plus tard. Sous l'impulsion de Colbert, la Compagnie royale des Indes orientales naît en 1664. Dix ans plus tard, commence l'essor fulgurant de Pondichéry, village déshérité situé sur une côte ingrate, dont la population atteindra en 1735 le chiffre de 100 000 habitants, et qui deviendra la capitale administrative et commerciale de tous les établissements français en Inde. Il faut souligner, dans ces débuts, le rôle prépondérant d'un homme énergique, François Martin, directeur de la Compagnie, puis gouverneur, de 1686 à 1706, qui se montra à la hauteur de la situation au moment où les conflits européens s'étendaient à l'Inde et où les Français devaient

faire face, sur terre et sur mer, à leurs ennemis, anglais ou hollandais.

La France importe les toiles blanches de coton et les mousselines (plutôt que les indiennes qui concurrenceraient notre industrie nationale), le poivre, le café, des drogues pharmaceutiques, des cauris (coquillages servant de monnaie en Afrique), du bois de teinture, des rotins... Ces marchandises exotiques font la fortune du port de Lorient.

Dès le début, l'activité religieuse accompagne les échanges commerciaux.

Pendant le XVI^e siècle, elle est placée sous contrôle portugais. Chaque nouveau missionnaire doit s'embarquer à Lisbonne, et l'archevêque de Goa exerce sa juridiction sur l'Orient et l'Extrême-Orient, qui attire des franciscains, des dominicains, des augustins et, dans le sillage de François-Xavier, des jésuites. On sait comment le compagnon d'Ignace de Loyola, arrivé à Goa en 1542, devait accomplir un immense périple tout le long des côtes du Deccan, puis à Malacca, aux Moluques, au Japon pour venir mourir, en 1552, sur l'îlot de Sancian, aux portes de la Chine, sans avoir pu pénétrer dans cet immense empire qu'il rêvait de convertir au christianisme. Il n'y avait là qu'un demi-échec, puisque son expérience allait servir de modèle et de référence pour tout jésuite en partance vers l'Extrême-Orient.

Au XVII^e siècle, Rome, voulant mettre fin au monopole portugais, crée, en 1622, la congrégation de la Propagande (de propaganda fide), chargée de coordonner et de diriger l'ensemble des missions.

En France, les capucins sont en faveur : l'un d'eux, le P. Joseph, surnommé l'Éminence grise, sert la politique du Cardinal de Richelieu. Ils profitent de cette conjoncture favorable pour prendre pied en Inde. Mal reçus à Goa, ils s'installent à Surate (1640), puis à Madras (1642), et dans ces deux comptoirs ils bénéficient curieusement de la protection des Anglais, qui voyaient dans leur présence un moyen de combattre l'influence portugaise. Enfin ils s'implantent à Pondichéry, en 1674, lorsque le territoire devient comptoir français.

Ils se consacrent au réconfort des malades et des pauvres, à la prédication, à la conversion, mais aussi aux recherches intellectuelles : le P. François-Marie de Tours compose le premier dictionnaire hindoustani, latin et français (Thesaurus linguae indianaë). Ils s'intéressent aux civilisations et aux religions locales : le grand orientaliste Anquetil-Duperron, accueilli chez eux, à Surate, entre 1758 et 1760, exploitera leur bibliothèque.

Les jésuites français en Inde

L'implantation des jésuites français, en revanche, se fait plus tardivement, et de manière oblique. Elle est un peu le fruit du hasard, et se situe en marge de la grande entreprise missionnaire qui avait pour objectifs le Siam et la Chine.

A la fin du XVII^e siècle, des relations diplomatiques s'étaient créées entre le Siam et la France, par l'intermédiaire des prêtres des Missions étrangères, installés dans le pays depuis 1662. Le roi Narai, désireux d'ouvrir son pays au commerce occidental, avait envoyé en France une ambassade que l'on avait reçue avec faste à Versailles à l'automne 1684, et Louis XIV, en retour, confiait au chevalier de Chaumont le soin de conduire une ambassade française.

Sur ces entrefaites, l'Académie des Sciences, qui souhaitait envoyer en Extrême-Orient une mission d'observation pour ses travaux géographiques, avait songé aux jésuites qui comptaient dans leurs rangs d'excellents mathématiciens et astronomes. Mais on ne savait comment les faire passer en Chine. En les intégrant à l'ambassade, on résolvait la difficulté et l'on gagnait sur tous les tableaux : tout en nouant des relations politiques et commerciales avec le Siam, on amorçait une coopération technique avec la Chine et l'on ouvrait la voie aux ambitions des jésuites français dans ces deux pays, sans avoir à rendre de comptes ni aux Portugais ni à la Propagande qui exerçaient un contrôle tatillon sur les missions catholiques.

La Compagnie propose six de ses « meilleurs sujets » : les PP. Fontenay, Gerbillon, Le Comte, de Visdelou, Bouvet et Tachard. L'escadre, partie de Brest le 3 mars, arrive au Siam en septembre 1685. Les jésuites devront naturellement chercher un passage vers la Chine, mais en attendant, ils participent dans la capitale, Ayutaya, aux fêtes données en l'honneur de l'ambassade. Ils séduisent le roi Narai, en lui faisant observer, un soir, entre autres merveilles, le déroulement d'une éclipse de lune (scène popularisée par une estampe célèbre). Narai souhaite alors faire venir, lui aussi, à sa cour, des jésuites mathématiciens, mais par une espèce de surenchère, il en demande le double : douze ! Les rênes du gouvernement, à cette époque, se trouvent étrangement aux mains d'un premier ministre grec, Constance Phaulkon, un aventurier, dit-on parfois, qui voit dans cette fascination du roi pour l'Occident un moyen de servir son ambition personnelle. Il demande à l'un des six jésuites de s'en retourner en France avec l'escadre pour choisir ses confrères : la mission incombe au P. Tachard. C'est un hommage à son habileté diplomatique qui lui a permis de jouer un rôle d'ambassadeur occulte dans ses entretiens avec Phaulkon sur l'avenir des relations entre les deux pays. Pendant ce temps, les cinq autres jésuites auront toutes les peines du monde à gagner la Chine et ce n'est qu'après bien des tribulations qu'ils atteindront enfin Pékin, le 7 février 1688. On sait comment la bienveillance de l'Empereur Kangxi qui appréciait leur collaboration technique, leur vaudra le privilège tout à fait exceptionnel d'installer une mission, promise à un bel avenir, dans la Cité interdite, au cœur de Pékin.

Le P. Tachard, quant lui, remplit avec zèle le mandat qui lui avait été confié, puisqu'il revient au Siam, en septembre 1687, dans le cadre, cette fois, d'une véri-

table expédition diplomatique, commerciale et militaire dont la réalisation doit certainement beaucoup aux multiples intrigues qu'il a nouées en France. Versailles envoie une escadre de six vaisseaux, portant des diplomates, des commerçants, quatorze jésuites mathématiciens, mais aussi des troupes qui doivent occuper les forts de Bancoq et de Mergui, pour concrétiser, en quelque sorte, le projet d'alliance que les envoyés français sont chargés de faire signer au roi. Mais la vaste entreprise coloniale tourne mal. A cause des violentes querelles qui opposent les Français ? Sans doute. A cause, surtout, de la xénophobie grandissante qui se manifeste à la cour siamoise devant cette invasion occidentale !

Pendant que le P.Tachard retourne en France avec l'escadre de Louis XIV (3 janvier - 26 juillet 1688), éclate une sanglante révolution de palais. Profitant d'une grave maladie du roi, son frère de lait, proclamé régent, élimine tous les candidats possibles à la succession et fait exécuter le tout-puissant Phaulkon (5 juin 1688). Ce qui entraîne le retrait de la garnison de Bancoq et la fuite des Français, notamment les jésuites que l'on retrouvera à Pondichéry (les PP. Leroyer, Richaud et Dolu) et dans divers endroits des Indes. Le P. de La Breuille, emprisonné, ne les rejoindra que quelques mois plus tard.

Le P.Tachard, à son retour de France, où il avait continué à défendre, contre vents et marées, sa politique siamoise, était accompagné, cette fois de sept jésuites. Il comprit qu'il devait pour l'instant renoncer au grand projet. Profitant d'une escale à Pondichéry, il décide de s'y installer avec ses compagnons de voyage (auxquels s'ajoutent les rescapés du Siam) pour attendre une conjoncture plus favorable (1689). Ainsi se trouve fondée la première mission jésuite française aux Indes. Sous la direction de Tachard qui recevra en 1695 le titre de « vice-provincial des jésuites d'Inde ».

Il fait construire une vaste église au centre du quartier indien, un hôpital doté d'une belle apothicairerie, une école supérieure où il enseigne lui-même les mathématiques et l'astronomie. Cette école devient un collège de renommée internationale où l'on trouve trente pensionnaires

rassemblés de toutes les parties du monde, deux Européens, un de Paris, un autre de Londres, le fils du gouverneur anglais de Gondelour. L'Afrique leur a envoyé cinq jeunes enfants nés à l'île Mascarin (Bourbon) ; l'Amérique, un jeune Espagnol, né aux Philippines. (lettre de F. Martin à Delagny, 30 septembre 1692)

D'autres jésuites échappés du Siam ont essaimé dans diverses régions. Au début du XVIII^e siècle, la mission française qui s'est très vite développée dans différentes directions, semble florissante. Voici le tableau que brosse le P. de La Lane (Pondichéry, 30 janvier 1709) :

Notre Compagnie a trois grandes missions dans cette partie de la presqu'île de deçà le Gange, qui est au sud de l'empire du Grand Mogol. La première est la mission de Maduré, qui commence au cap Comorin et s'étend jusqu'à la hauteur de

Pondichéry vers le 12e degré de latitude septentrionale. La deuxième est celle de Maissour, grand royaume dont le roi est tributaire du Mogol. Il est au nord de celui de Maduré et presque au milieu des terres. Enfin, la troisième [...] s'appelle la mission de Carnate. Elle commence à la hauteur de Pondichéry et n'a point d'autres bornes du côté du nord que l'empire du Mogol. Du côté de l'ouest, elle est bornée par une partie du Maissour.

Ainsi, par la mission de Carnate, on ne doit pas entendre seulement le royaume qui porte ce nom : elle renferme encore beaucoup de provinces et de différents royaumes qui sont contenus dans une étendue de pays fort vaste [...]. Les principaux États sont les royaumes de Carnate, de Visapour, de Bijanagaran, d'Ikkeri et de Golconde. Je ne parle point d'un grand nombre de petits États qui appartiennent à des princes particuliers, dont la plupart sont tributaires du Grand Mogol.

La querelle des rites

Cette expansion, rapide et brillante, ne se fait pas sans mal, vu la situation complexe qui règne aux Indes, où s'affrontent trois grandes religions : christianisme, hindouisme et islam.

La discorde sévit d'abord sous la bannière catholique entre missionnaires de différentes obédiences.

Pondichéry était, au départ, un fief des missionnaires capucins, chez qui, du reste, le groupe des jésuites expulsés du Siam avait d'abord trouvé refuge. Mais l'influence grandissante de ces derniers devait entraîner de graves dissensions entre les deux ordres. Au début du XVIII^e siècle, les jésuites gouvernent la paroisse malabare qui augmente rapidement (entre 1700 et 1720, le nombre des chrétiens malabars double, passant de mille à environ deux mille). Les capucins à qui il ne reste que la conduite de la ville blanche (l'église Notre-Dame des Anges, au cœur du quartier français, et la chapelle St Louis, dans le fort) s'inquiètent de cette concurrence et dénoncent les méthodes d'apostolat jésuite qu'ils jugent inadmissibles. Les jésuites suivaient en effet l'exemple d'un de leurs prédécesseurs aux Indes, l'Italien Robert de Nobili qui, dans la mission du Maduré, au début du XVII^e siècle, pensait que pour obtenir de bons résultats, l'évangélisation devait s'adapter à la culture locale. Tout comme le faisait au même moment, en Chine, son compatriote, le jésuite Matteo Ricci, il avait appris la langue de ses ouailles (le tamoul), revêtu l'habit et adopté le mode de vie des ascètes sannyassi (« renonçants »). Il portait le cordon, signe distinctif des brahmes, mais en y attachant une croix. Le P. Tachard, qui l'admire, décrit ainsi, dans son Voyage de Siam, le jésuite « indianisé » et ses compagnons :

Ayant ainsi pris la marque des brahmines, ils commencèrent à vivre comme eux, et depuis ce temps-là on vit ces hommes apostoliques, les pieds et la tête nue, marcher sur le sable brûlant, exposés sans cesse aux ardeurs du soleil qui y sont extraordinaires, parce que les brahmines ne portent point de chaussures et ne se couvrent jamais la tête ; ne vivre que d'herbes et passer les trois et quatre jours sans manger, sous un arbre ou au milieu d'un chemin public, en attendant que

quelque Indien touché d'un austérité si surprenante les vint écouter. (Cité in Vongsuravatana, p. 76.)

Ce comportement ascétique, après tout, se conciliait assez bien avec l'esprit de l'Évangile. Mais pour gagner plus facilement des âmes, le P. de Nobili acceptait certaines traditions hindoues chez les nouveaux convertis : le port du cordon brahmanique, du tilak (un signe ovale fait sur le front avec de la cendre de santal), et les autorisait à assister à des fêtes hindoues à condition que la croix y soit présente. Par ailleurs, observateur respectueux de la hiérarchie traditionnelle, il avait divisé ses missionnaires en deux groupes, l'un pour les hautes castes, l'autre pour les parias.

Cette méthode, habile et fructueuse, était pratiquée par tous les jésuites en Inde du Sud, dans la mesure où le pape Grégoire XV avait approuvé en 1623 la pratique de ces rites malabares, à condition qu'elle s'effectue sous le contrôle d'un prêtre chrétien, seul capable d'évaluer l'orthodoxie et la foi des néophytes. Mais quand les jésuites français prétendirent l'appliquer à Pondichéry, les capucins et les prêtres des Missions étrangères, scandalisés, dénoncèrent les abus dont les jésuites, selon eux, se rendaient coupables : mariages et baptêmes entachés de pratiques divinatoires (l'examen des morceaux d'une noix de coco brisée) ou de superstitions païennes (le taly, cordon porté par les femme mariées et orné d'une image du dieu Ganesh, ou le saint chrême mêlé de bouse de vache). De plus, ils divisaient l'église par des barrières pour respecter la séparation des castes, pratique contraire à l'esprit universaliste de la religion chrétienne.

Au moment où les capucins demandent à la congrégation de la Propagande d'intervenir, celle-ci allait justement envoyer en Asie un légat pontifical, Ch. Maillard de Tournon pour régler une affaire strictement identique : celle des rites chinois. Le prélat, en route pour Pékin, s'arrêta à Pondichéry et finit par publier, au bout de six mois, le 23 juin 1704, une condamnation globale des rites malabares. Cette décision devait entraîner une « espèce de schisme », les jésuites feignant d'ignorer le mandement de Mgr de Tournon auquel les capucins voulaient les contraindre d'obéir. Confirmée à diverses reprises par la papauté, la condamnation des rites malabares ne recevra finalement son plein effet qu'après la bulle solennelle du pape Benoît XIV, en 1744.

Cette querelle interminable, on en perçoit clairement les échos dans les Lettres qui se présentent souvent comme des plaidoyers pro domo. Mais il faut dire aussi que si elle a si longtemps occupé le devant de la scène, c'est qu'elle se compliquait d'intrigues politico-commerciales. On sait qu'aux yeux de leurs adversaires l'un des travers des jésuites, c'est la cupidité. A Pondichéry, on leur reproche d'avoir voulu se constituer un patrimoine foncier. Il faut cependant reconnaître à leur décharge qu'ils n'avaient guère d'autres moyens d'assurer la survie et le développement des missions, vu la minceur des subsides reçus

d'Europe. Quoi qu'il en soit, ils jouaient un rôle non négligeable au sein du conseil directeur de la Compagnie des Indes. On devait le voir à propos d'une affaire qui allait déchirer la ville de Pondichéry, au début du XVIII^e siècle, le procès Naniapa. Pour la facilité du commerce, la Compagnie s'assurait les services d'un courtier indigène, le modéliar, qui servait d'intermédiaire, d'interprète, d'expert, etc. En 1708, le modéliar Lazaro, un Indien converti, dévoué aux jésuites, est remplacé par un Indien idolâtre, Naniapa, apprécié de tout le monde. Les jésuites s'acharnent à le faire révoquer, ce qui entraîne une réponse cinglante et significative du gouverneur Hébert :

Vous êtes tellement accoutumés à vous mêler des affaires de la Compagnie, non-obstant la prière que je vous ai faite plusieurs fois de nous laisser en repos, que je ne suis pas étonné si vous prenez parti dans l'affaire de Lazaro [...] Vous avez tellement embarrassé les précédents gouverneurs par vos importunités et par les menaces que vous leur faisiez à tous moments d'écrire au Roi, qu'ils ont été obligés de tout vous céder. (Cité in Olagnier, p.16.)

Interférant avec la querelle des rites et les variations politiques, le différend traîne jusqu'en 1716 et revêt la forme d'une guerre avec les capucins : Hébert, rallié aux jésuites, accepte finalement de destituer Naniapa, le traîne en justice et le fait condamner durement. Les jésuites, cependant, ne sortirent pas grandis de l'aventure puisqu'après la mort de Naniapa qui avait succombé en prison aux mauvais traitements subis, ses héritiers obtinrent du nouveau gouverneur, Dulivier, un procès en réhabilitation et la restitution de leur fortune.

Malgré ces difficultés, la première moitié du XVIII^e siècle, au temps de l'expansion française en Inde avec les gouverneurs Lenoir, Dumas et Dupleix, fut une grande époque pour les missions jésuites qui se développèrent considérablement et obtinrent de nombreuses conversions.

Ce sont les événements européens du milieu du siècle qui, se répercutant en Inde, devaient amener leur disparition : sur le plan politique et diplomatique, la guerre de Sept Ans, conclue par le traité de Paris (1763) qui consacrait la suprématie anglaise et ne laissait à la France que les cinq fameux comptoirs (Pondichéry, Chandernagor, Mahé, Karikal, Yanaon), sans la moindre assise territoriale ; sur le plan religieux, la condamnation de la Compagnie de Jésus dans les différents pays d'Europe (1762, en France) et sa suppression par le pape Clément XIV en 1773. Tous les biens de la Compagnie en Inde furent saisis et les anciens jésuites – peu nombreux – qui étaient restés à leur poste s'intégrèrent aux Missions étrangères de Paris.

L'ère glorieuse de la mission était terminée.

Les Lettres édifiantes et curieuses

L'historique des missions en Inde, malgré ses allures de réquisitoire, ne

doit pas faire oublier l'héroïsme de ces jésuites dont les Lettres, heureusement, nous restituent la vie quotidienne avec un luxe de détails : ce n'est pas leur moindre mérite.

Ignace de Loyola, dans les Constitutions, avait demandé à ses missionnaires des comptes rendus sur les pays qu'ils évangélisaient : géographie, histoire, mœurs et coutumes, religions et gouvernements, tout devait être décrit et analysé avec précision.

Dans la société d'Ancien Régime, où l'information circule peu, c'est une aubaine de recevoir une lettre d'Asie ou d'Amérique : on en fait généreusement profiter son entourage, on en laisse prendre copie... Les Supérieurs de Paris, en correspondance avec Pékin, Pondichéry et autres lieux presque mythiques, sont naturellement sollicités de toutes parts et comprennent vite l'intérêt d'une publication officielle de ces évocations exotiques qui enchantent le public lettré.

Par souci de propagande, ils éditent en volumes les comptes rendus envoyés à la maison-mère ou les missives adressées aux parents et amis des missionnaires. Sous un titre assez accrocheur : Lettres édifiantes et curieuses.

Édifiantes, car il fallait montrer les progrès de la mission, les conversions réalisées, les actes de sainteté opérés par les néophytes, non seulement pour justifier l'action du missionnaire, mais encore pour attendrir les âmes pieuses et faire appel à leur générosité. Une mission lointaine ne peut survivre sans aumônes. Il faut former des catéchistes indigènes pour suppléer au manque de prêtres, et leur entretien coûte cher. Les Lettres ne cessent de solliciter, plus ou moins ouvertement, une contribution financière des particuliers et des pouvoirs publics.

Mais curieuses aussi, car elles répondent par leur exotisme aux curiosités du siècle des Lumières, celle des savants, des philosophes et des amateurs de récits de voyages, portés sur le pittoresque. La Compagnie voulant à la fois exploiter le succès de ces textes et répondre aux campagnes de dénigrement qu'elle subit, surtout au moment de la querelle des rites, les diffuse donc volontiers, car ce ne sont pas des fictions, mais des documents authentiques, pris sur le vif et qui, en montrant l'abnégation des missionnaires, vont constituer la meilleure des apologues.

En 1702, le P. Le Gobien, procureur des Missions de la Chine à Paris, publie les premiers recueils des Lettres écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus. La formule sera exploitée jusqu'à la fin du siècle. En 1780, le P. de Querboeuf innove en proposant une édition où les lettres ne sont plus publiées, tous pays confondus, dans l'ordre chronologique, mais selon une répartition géographique : Levant, Amérique, Indes, Chine. Cet ordre sera repris dans toutes les éditions ultérieures. Les extraits que nous publions appartiennent à un recueil de ce type. L'intérêt d'un tel classement est

de montrer la richesse des textes, la variété des temps, des espaces et des rédacteurs. Étalés, pour l'Inde, sur un demi-siècle (de 1699 à 1749), ils nous font parcourir un immense territoire qui va du sud de la presqu'île du Deccan et de Pondichéry, la capitale, jusqu'au détroit de Malacca, au golfe du Bengale, et même au lointain Tibet. Ils sont le fait d'une vingtaine d'épistoliers aux personnalités différentes et marquées, que l'on peut très clairement distinguer, malgré la censure et la réécriture que les lettres subissaient probablement à Paris.

On y assiste à l'arrivée du missionnaire, venu tout droit d'Europe ou encore de Turquie ou de Perse, mais toujours au terme d'un voyage à la fois monotone et mouvementé, parfois terrifiant. Le retour paraît bien improbable et la communication avec ceux que l'on a laissés derrière soi demande des délais : une seule fois par an, en septembre, les vaisseaux de France arrivent avec le précieux courrier, pour repartir en janvier, au rythme de la mousson. L'adaptation, hors des villes, est difficile. Il faut s'habituer à la langue, au climat, à la nourriture, à un mode de vie extrêmement frugal et parfois aux affres de la solitude. Il faut aussi se préparer à une vie itinérante pour aller visiter ses ouailles, par mer, sur de fragiles embarcations dont l'Europe va découvrir le nom (les catimaron) ou à travers de vastes régions hérissées de périls : tigres, serpents, voleurs de grand chemin. Mais les dangers viennent également de la politique. Les missionnaires évoluent dans un pays bien souvent ravagé par des guerres intestines et quand ils ne pâtissent pas des luttes des entre Indiens, ils font les frais des querelles européennes et des rivalités coloniales avec les Hollandais et les Anglais, peuples ennemis, peuples hérétiques !

A cet égard, les Lettres, par leur côté épique, s'apparentent à des romans d'aventures. On peut déjà y trouver le frisson du Livre de la Jungle. Et les jésuites du collège Louis-le-Grand les faisaient lire à leurs jeunes élèves pour les distraire au moins autant que pour les édifier.

Pourtant les épreuves les plus dures n'étaient pas liées à la vie quotidienne, mais à la conversion des Indiens. Les problèmes qui se posent aux missionnaires dépendent avant tout de la structure de la société où ils viennent s'ancrer. Aux Indes, il n'existe pas de pouvoir central comme en Chine, mais une mosaïque d'Etats qui entretiennent des rapports d'alliance, de vassalité ou de guerre épisodique. Les jésuites trouvent là, il est vrai, l'occasion d'exercer leur habileté diplomatique.

Au découpage politique horizontal s'ajoute un découpage vertical : la société se divise en castes étanches. Conséquence : même converti, un Indien de haute caste n'acceptera pas volontiers d'entrer dans une église où il craindrait de se souiller au contact d'inférieurs répugnants. D'où la nécessité d'instaurer cette ségrégation, incompatible en principe avec l'esprit du christianisme, qui, on

l'a vu, choque les capucins.

Là comme ailleurs, le missionnaire, apôtre d'une religion monothéiste, rejette en bloc les cultes, les croyances et les traditions païennes, qui portent à ses yeux les marques de la superstition, de l'idolâtrie et du satanisme : il apparaît donc aux populations comme un trublion venu on ne sait d'où pour saper les statues des temples et ruiner les prêtres en captant leur clientèle. Ces jésuites à qui on reproche leur laxisme, leur complaisance envers les traditions locales, s'opposent en permanence à l'hindouisme et, à la différence des Anglais et des Hollandais, mènent une campagne acharnée pour la destruction des pagodes, voire l'interdiction du culte lors des grandes fêtes chrétiennes, ce qui entraîne à plusieurs reprises, des mouvements de révolte chez les Malabars. Immédiatement repérés par leur physique, les prêtres franguis (ou pranguis, selon la prononciation indienne) se heurtent à la xénophobie, à la haine des brahmes qui redoutent la concurrence. Ils sont en butte aux campagnes violentes menées par les séides du clergé local, qui déclenchent le mécanisme classique des persécutions : pogroms, lynchages, expulsions collectives, confiscations, destructions, arrestations, détentions, tortures et exécutions capitales.

C'est précisément au cœur de ces difficultés que se manifestent les talents multiples des missionnaires. La querelle des rites prouve qu'ils avaient compris la nécessité de pénétrer et d'accepter une culture étrangère par tous les moyens intellectuels dont ils disposaient.

En premier lieu la connaissance des langues. L'un d'eux, qui pratique déjà, nous dit-il, le turc, le persan, l'arabe, le bengali, sans oublier le portugais et... le latin, se met immédiatement au tamoul, en arrivant à Pondichéry. Leurs travaux érudits faciliteront la tâche de leurs successeurs : ils éditent infatigablement grammaires, traductions, dictionnaires. Le P. Le Gac fait imprimer une Bible catholique en tamoul pour concurrencer la diffusion des Bibles protestantes. Le P. Lempereur compose un dictionnaire maure-français. Le P. Pons, familier des brahmanes, réalise plusieurs traductions du sanskrit en latin, ainsi qu'une grammaire sanskrite. Le P. Coeurdoux envoie à l'abbé Barthélemy, de l'Académie des Inscriptions, un mémoire sur l'origine du sanskrit et sa parenté avec le grec et le latin.

Ensuite, l'étude des sociétés indiennes dont l'incroyable diversité donne lieu à des reportages aussi variés que précis. Ils décrivent la condition servile des femmes, parfois obligées de se brûler sur la tombe de leur mari, la précarité des conditions de vie d'un peuple indigent ébloui par les richesses fabuleuses de ses nababs.

De plus, convaincus d'apporter à l'Europe des connaissances qui contribueront « au progrès des sciences ou au perfectionnement des arts », ils accumulent une vaste documentation sur la faune, la flore, les sciences naturelles,

la médecine, l'astronomie sans oublier les arts et les techniques. Évoquant les enquêtes des jésuites de Chine sur la soie et la porcelaine, « qui leur ont mérité la reconnaissance de tous leurs compatriotes » parce qu'ils les ont utilement servis, le P. Coeurdoux détaille longuement la fabrication de « ces belles toiles » si recherchées par les commerçants européens. Ses lettres écrites en 1742 montrent à quel point les jésuites, par leur curiosité universelle et leur haut niveau scientifique, préparent, paradoxalement, l'entreprise encyclopédique de Diderot qui, du reste, saura utiliser les matériaux fournis par ses adversaires.

Enfin, pour répondre aux besoins de leur apostolat et pour mieux étayer leurs controverses théologiques avec les « Gentils », ils collectionnent les textes sanskrits, comme le P. Pons. Ils lisent, traduisent, résument et commentent les livres védiques, comme le P. Calmette ou le P. Bouchet. Jouant le rôle de médiateurs culturels, ils ont révélé aux Occidentaux les trésors des littératures asiatiques. Sans pouvoir toujours se départir des préjugés liés à leur formation classique et chrétienne, il faut le reconnaître. Mais on se rend compte aujourd'hui qu'ils ont l'immense mérite d'avoir posé les bases de l'indianisme et qu'ils l'ont fait découvrir, par leurs Lettres, au public de France et d'Europe.

Placés au centre de cette mosaïque religieuse que représente l'Inde, ils ont été constamment les témoins de l'affrontement, dans ce pays, entre l'islam, l'hindouisme et le christianisme, et par leurs recherches ont prélué à l'histoire comparée des religions : ils ont ainsi contribué, sans doute à leur corps défendant, au développement inévitable du sens de la relativité dans le domaine religieux et donc au scepticisme voltairien et à l'esprit de tolérance qui en découle.

Globalement, le bilan des Lettres nous paraît aujourd'hui très positif. Dépassant, et de beaucoup, le but premier recherché par leurs auteurs et leur éditeur parisien (l'expansion du catholicisme grâce à la conversion des infidèles), elles ont, au siècle de l'Encyclopédie, contribué à une meilleure connaissance du monde et de l'humanité. Curieusement, sans afficher la moindre intention subversive, les jésuites ont fourni des arguments à leurs adversaires et alimenté les spéculations philosophiques du Siècle des Lumières.

Isabelle et Jean-Louis Vissière